

248 phrases de Proust

François Richaudeau

Résumé

Nos lecteurs se souviennent peut-être des analyses des textes d'Alain, de Valéry et de de Gaulle faites par François Richaudeau dans « Communication et langages ». Voici maintenant cette dernière étude sur Marcel Proust.

Citer ce document / Cite this document :

Richaudeau François. 248 phrases de Proust. In: Communication et langages, n°45, 1er trimestre 1980. pp. 17-38.

doi : 10.3406/colan.1980.1365

http://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_1980_num_45_1_1365

Document généré le 15/10/2015

248 PHRASES DE PROUST

par François Richaudeau

*« ... des phrases trop longues,
des phrases trop sinueusement attachées
aux méandres de ma pensée. »
M. Proust (Lettre à Paul Souday)*

Nos lecteurs se souviennent peut-être des analyses des textes d'Alain, de Valéry et de de Gaulle faites par François Richaudeau dans « Communication et langages ». Voici maintenant cette dernière étude sur Marcel Proust.

Longtemps, je n'ai pas aimé Marcel Proust. Non pas tant, à cause des phrases si longues qu'il est impossible de se souvenir de leur début quand on en arrive à leurs derniers mots ; et par voie de conséquence de comprendre leur sens. Nous verrons d'ailleurs que ces très longues phrases, si célèbres, sont relativement rares au sein des 3 100 pages¹ de *A la Recherche du temps perdu*.

Non, pour d'autres raisons que je crois plus sérieuses : par exemple, à cause de ces si nombreuses pages d'indigestes logorrhées qui parsèment le roman : depuis les conversations de salon chez les Verdurin² jusqu'aux monologues pro-allemands de Monsieur de Charlus³ ; quoi de plus ennuyeux que les textes sur les exposés de théorie militaire de Saint-Loup⁴, ou les récits des intrigues de Monsieur de Nerpois⁵. Et en quoi cela fait-il avancer l'intrigue ou enrichit-il la psychologie des personnages ? Et puis, aussi, à cause du caractère superficiel, stéréotypé, fan- toche, de la majorité de ces personnages ; auxquels il est vraiment difficile de s'attacher⁶ ; malgré (ou à cause d'elles) les trop nombreuses pages consacrées à certains d'entre eux.

Enfin, la personnalité du narrateur telle qu'il nous l'affiche complaisamment n'est guère sympathique et encore moins

1. Dans l'édition de la Pléiade. Toutes les références (tomes et pages qui suivent) se rapportent à cette édition.

2. Tome I, pages 604 à 608.

3. Tome III, pages 778 à 787.

4. Tome II, pages 109 à 119.

5. Tome III, pages 635 à 639. Curieusement, les phrases des logorrhées sont courtes.

6. A part Swann, de Charlus et quelques rares autres.

exaltante ; et ni même originale ; s'il nous émeut quand il nous conte ses affres amoureuses, il nous agace par sa délectation à nous décrire ses succès mondains et nous choque par un mépris des petites gens et des femmes.

Et tout cela sans jamais que le lecteur ne décèle chez l'auteur ou chez aucun de ses personnages, cette étincelle qui transcende le comportement le plus conventionnel ou le plus sordide, et qui nous fait rêver sur les héros de Balzac⁷ ou de Dostoïevski ; qui peut rêver à propos d'un personnage de *la Recherche* ?

Comme beaucoup, j'avais lu *Du côté de chez Swann* et *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, puis avais déclaré forfait à la fréquentation des Guermantes. Et quand je dis « lu », encore s'agissait-il d'une lecture souple, éliminant les passages sans intérêt (pour moi), du type logorrhées, cités plus haut. Qui osera avouer ce crime de lèse-littérature ? J'en connais au moins un, Roland Barthes, écrivant : « Bonheur de Proust : d'une lecture à l'autre, on ne saute jamais les mêmes passages »⁸. Mais combien d'admirateurs de l'écrivain connaissons-nous, qui ne peuvent — claironnent-ils dans les dîners en ville — s'endormir sans lire les divines pages ? Combien ont abordé les premières pages du *Temps retrouvé* ? C'est le libraire Daelman, de Compiègne, qui raconte avoir vendu 76 exemplaires du tome I des Frères Karamazov et 4 exemplaires du tome II⁹ ; or, j'ai personnellement sauté bien moins de passages dans Dostoïevski que dans Proust.

C'est pourquoi — et c'est une autre histoire — je reste convaincu que les sondages les plus faux parmi les plus faux, sont ceux qui se rapportent aux comportements des lecteurs ; comme s'il n'y avait rien de plus déshonorant pour des gens d'un certain milieu d'avouer ne pas lire ou peu lire¹⁰.

Voilà donc où j'en étais quant à ma culture proustienne, lorsqu'au cours de conférences ou de séminaires consacrés à mes travaux sur le langage efficace, la même question : « Et Proust ? », me laissait naturellement sans réplique, ou plus exactement sans réplique sérieuse ; mais m'a finalement incité à étudier quelques aspects de l'écriture de l'écrivain.

Je décrirai plus loin la méthodologie de cette étude ; disons

7. Or, paradoxalement, Proust fait ce reproche à Balzac : « La vulgarité de ses sentiments est si grande que la vie n'a pu l'élever » (Sainte-Beuve et Balzac). Il semble être dans l'incapacité de s'élever au-dessus d'un certain formalisme et d'un certain égoïsme des sentiments ; formalisme dont le degré ultime serait le code des bonnes manières des salons de *A la recherche du temps perdu*.

8. *Le plaisir du texte* (Paris, Le Seuil, 1973).

9. En Livre de poche. Depuis, les éditeurs en ont tiré les conclusions ; ils livrent les œuvres importantes en gros volumes dits « triples ou quadruples ».

10. Voir mon étude « Que valent les statistiques de lecture », in *Communication et langages*, n° 11.

simplement qu'elle m'a conduit tout d'abord à lire mot à mot 290 pages réparties depuis la première jusqu'aux dernières, entre les 3 100 pages de l'édition de la Pléiade de *A la recherche du temps perdu*. J'aurais pu m'en tenir là, et pour l'étude qui suit, les calculs qui la concrétisent seraient inchangés. Il m'a semblé néanmoins plus honnête de lire les 3 100 pages intégralement, en reprenant les 290 pages éparses analysées quelques mois auparavant, et aussi le petit millier de pages lues il y avait plusieurs dizaines d'années.

J'avoue que les irritations provoquées par les traits négatifs l'ont souvent emporté sur les émerveillements. Et j'en suis arrivé au dernier livre, au *Temps retrouvé*, et à l'invitation chez l'ex-madame Verdurin devenue princesse de Guermantes. Le héros buttant sur le pavé mal équarri de la cour de l'hôtel, éprouve la même sensation de félicité que lors de l'épisode fameux de la madeleine, tout au début de l'œuvre ; mais cette fois-ci, c'est pour se trouver transporté sur la place San Marco à Venise ; puis, pendant son attente dans le salon-bibliothèque, quatre autres *signes* : le tintement d'une cuiller contre son assiette, le toucher d'une serviette, le bruit d'une conduite d'eau, la vision d'un livre, le replongent avec des intensités plus prégnantes que celles réellement vécues dans les passés de Combray et de Balbec ; et nous valent des pages admirables sur le rapport entre la mémoire et l'écriture. Il entre dans le salon, mais se croit au milieu d'une soirée de « têtes » tant il éprouve de difficulté à reconnaître les invités déguisés ; mais déguisés par l'âge : blanchis, décrépits, rongés par le *temps*. Par ce *temps* qui sera désormais l'aiguillon de son œuvre. Ce *temps* qui s'achève toujours par la mort n'a permis à Proust, ni une ultime lecture et mise au point de ces dernières pages, ni même d'assembler dans un ordre cohérent les divers passages qui les composent : ce qui nous vaut de nombreuses contradictions narratives ; des personnages morts par exemple, réapparaissent par la suite... Et j'ai refermé l'ouvrage après la dernière phrase lue : une phrase littéralement tordue quant à sa construction ¹¹.

Alors, pendant des semaines, quelque chose m'a manqué : ma provision de drogue (j'ignorais qu'elle en fut une) était tarie ; j'étais malheureux, frustré de mes lectures quotidiennes, des réflexions interminables des personnages, de leurs intrigues futiles...

Tout comme le héros ne découvre son amour pour Albertine que lorsqu'elle est loin de lui, je ne découvrais ma passion littéraire qu'après avoir achevé ma lecture. A mon insu, j'avais été envoûté : par une écriture.

11. Et qui pourtant fut écrite (puis réécrite de multiples fois) « avant le reste du livre » (lettre de Proust à Benjamin Crémieux du 19 janvier 1922).

UNE ANALYSE ECONOMIQUE ET OBJECTIVE

La bibliographie des études sur l'œuvre de Proust est considérable — je n'ai lu que très peu de ces ouvrages ; et j'ai généralement été déçu, compte tenu de la nature de mes curiosités. Ce qui m'intéressait plus spécialement, c'était, disons, certaines des caractéristiques psycho-linguistiques de cette écriture. Quelles étaient les proportions entre phrases courtes et phrases longues ? A quoi correspondaient plus spécialement ces dernières ? A quels facteurs et procédés linguistiques faisaient-elles appel ? La solution idéale eut consisté à enregistrer *la Recherche* sur ordinateur. Je n'en avais évidemment pas les moyens, et — à ma connaissance — cet énorme travail n'a pas été entrepris¹². La solution opposée consistait à relever au fur et à mesure de ma lecture les phrases caractéristiques qui fourniraient la matière première de mon analyse ; mais un tel choix est évidemment lié à la subjectivité de l'analyste qui risque de ne trouver que ce qu'il cherche. Et les dimensions considérables de l'œuvre (3 100 pages compactes dans l'édition de la Pléiade) permettent, trop aisément, ce genre de manipulation ; bien souvent d'ailleurs inconsciente chez son auteur. J'ai alors été amené à choisir un procédé plus modeste que celui de l'ordinateur, mais éliminant néanmoins tout facteur personnel : une série de prélèvements — partiels donc — mais systématiques.

Voici comment :

[1^o] J'ai découpé l'édition de la Pléiade de *A la recherche du temps perdu* en « cahiers » de 50 pages.

1 ^{er} cahier : t. I pp. 3 à 52	62 ^e cahier : t. III pp. 987 à 1036
2 ^e cahier : t. I pp. 53 à 102	63 ^e cahier : t. III pp. 1037 à 1048
3 ^e cahier : t. I pp. 103 à 152	soit donc 63 cahiers.

.....
 Pour chacun de ces cahiers j'ai retenu la première phrase ; aucun autre critère n'entrant en jeu que celui de son apparition en haut d'une page : toutes les 50 pages. J'ai considéré que cette phrase était une phrase moyenne, normale, courante de l'œuvre. Je l'appelle par la suite *phrase courante* ; et l'ensemble de ces 63 phrases sera appelé *le corpus de phrases courantes*.

[2^o] Lisant le texte de chacun des 63 cahiers en partant de chacune de ces 63 *phrases courantes*, j'ai noté la première phrase comprenant plus de dix lignes (soit approximativement plus de cent mots). J'ai considéré que ces phrases étaient des *phrases très longues*. Et l'ensemble de ces 63 phrases sera appelé *le corpus de phrases très longues*.

12. Conrad Bureau de l'université de Laval (Québec) a enregistré « Combray », sur ordinateur, soit 185 pages (un peu moins de 2 000 phrases).

Dans certains cas, la première phrase relevée (toutes les 50 pages) comprenait plus de dix lignes : dans cinq cas, précisément. Elle était à la fois une *phrase courante* et une phrase *très longue* ; si bien que le corpus total analysé porte sur $63 + (63 - 5) = 121$ phrases.

Dans la suite de cette étude, il m'arrivera d'utiliser le *corpus* de *phrases courantes* en en excluant ces 5 phrases très longues soit $63 - 5 = 58$ phrases qui constituent un troisième corpus : celui dit des *phrases assez peu longues*.

UNE PHRASE TRES LONGUE TOUTES LES 46 PHRASES

[3^e] Revenons sur les processus de prélèvements ; ainsi, sur le premier cahier :

a) la *phrase courante* (soit la première phrase) énonce, page 3 : « Longtemps je me suis couché de bonne heure. »

b) ce n'est que page 7 que j'ai rencontrée la première phrase de plus de 10 lignes ; une phrase de 51 lignes (soit 491 mots) : « Mais j'avais revu tantôt l'une, tantôt l'autre des chambres... ..la hauteur apparente du plafond. »

Il s'agit ici de la célèbre phrase « des chambres », la plus longue — et de très loin — que j'ai rencontrée ; et probablement l'une des plus longues de toute l'œuvre de Proust¹³. Aussi m'a-t-il paru intéressant de l'utiliser comme support d'un test de lisibilité, que je compte publier prochainement.

Mon nombre de prélèvements : 63 *phrases courantes*, 63 *phrases très longues* est-il assez important pour être représentatif de l'écriture de Proust ? Les figures 1 et 2 font apparaître que les graphiques (ou histogrammes) matérialisant ces relevés épousent grossièrement, mais néanmoins assez fidèlement, les profils « en cloche » de la courbe de Gauss ; il semble donc que je puisse répondre positivement à cette question.

J'obtiens alors le résultat sur les *phrases courantes*

$$\begin{array}{l} \text{— longueur moyenne en lignes } \frac{270,5}{63} = 4,3 \text{ lignes} \\ \text{— longueur moyenne en mots } \frac{2\,731}{63} = 43,3 \text{ mots} \end{array}$$

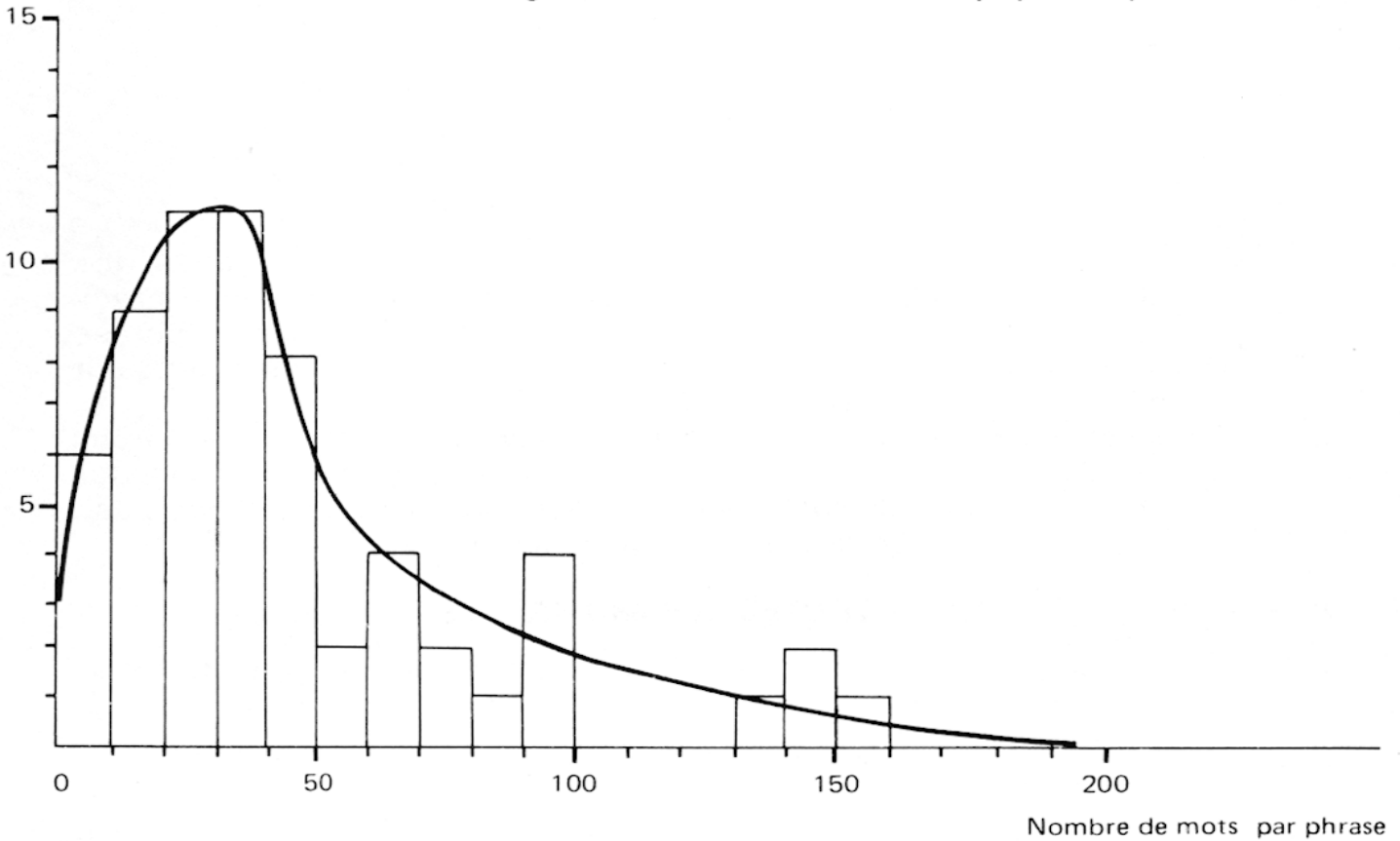
Je puis donc affirmer qu'en moyenne la phrase de *la Recherche* est longue d'environ 43 mots.

13. Dans les cahiers destinés au *Contre Sainte-Beuve* il existe une phrase de près de 1 500 mots, traitant de la race maudite des homosexuels : « Race maudite... » puis une phrase analogue : « Race sur qui pèse une malédiction... » mais de seulement 237 mots, figure dans *la Recherche* (III, p. 615).

248 Phrases de Proust

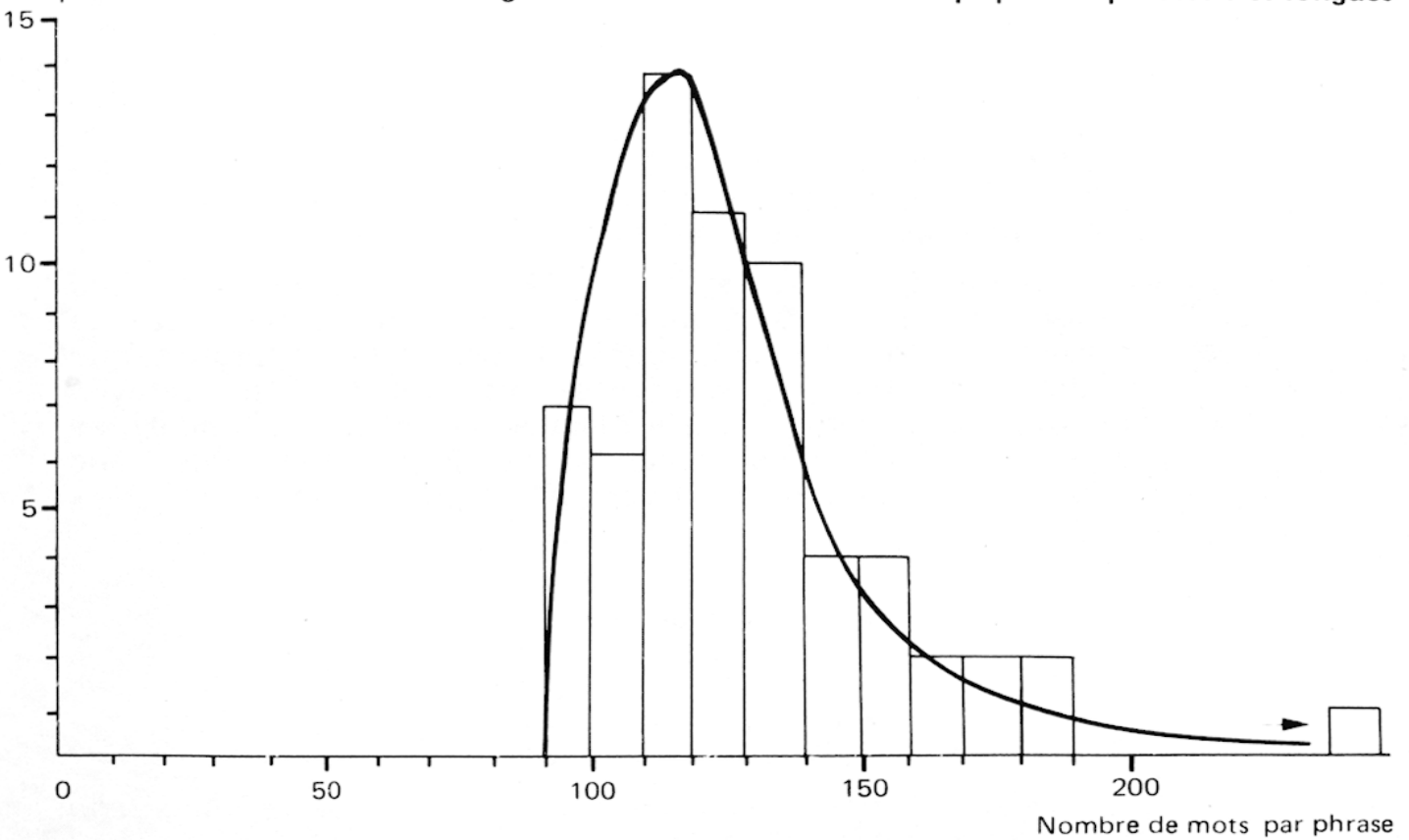
Fréquence

Figure 1 — A la recherche du temps perdu : phrases courantes



Fréquence

Figure 2 — A la recherche du temps perdu : phrases très longues



Chacune des 4 courbes épouse grossièrement mais néanmoins assez fidèlement le profil de la courbe en cloche, dite courbe de Gauss. Ce qui signifie que les chiffres qui ont permis de les établir sont statistiquement valables et représentatifs de l'ensemble des phrases de *la Recherche*.

On constate — curieusement — que ce sont les œuvres de jeunesse (les moins valables sur le plan du style) *Jean Santeuil* et surtout *les Plaisirs et les jours*, qui épousent le mieux la forme idéale en cloche. Dans cette dernière œuvre,

Fréquence

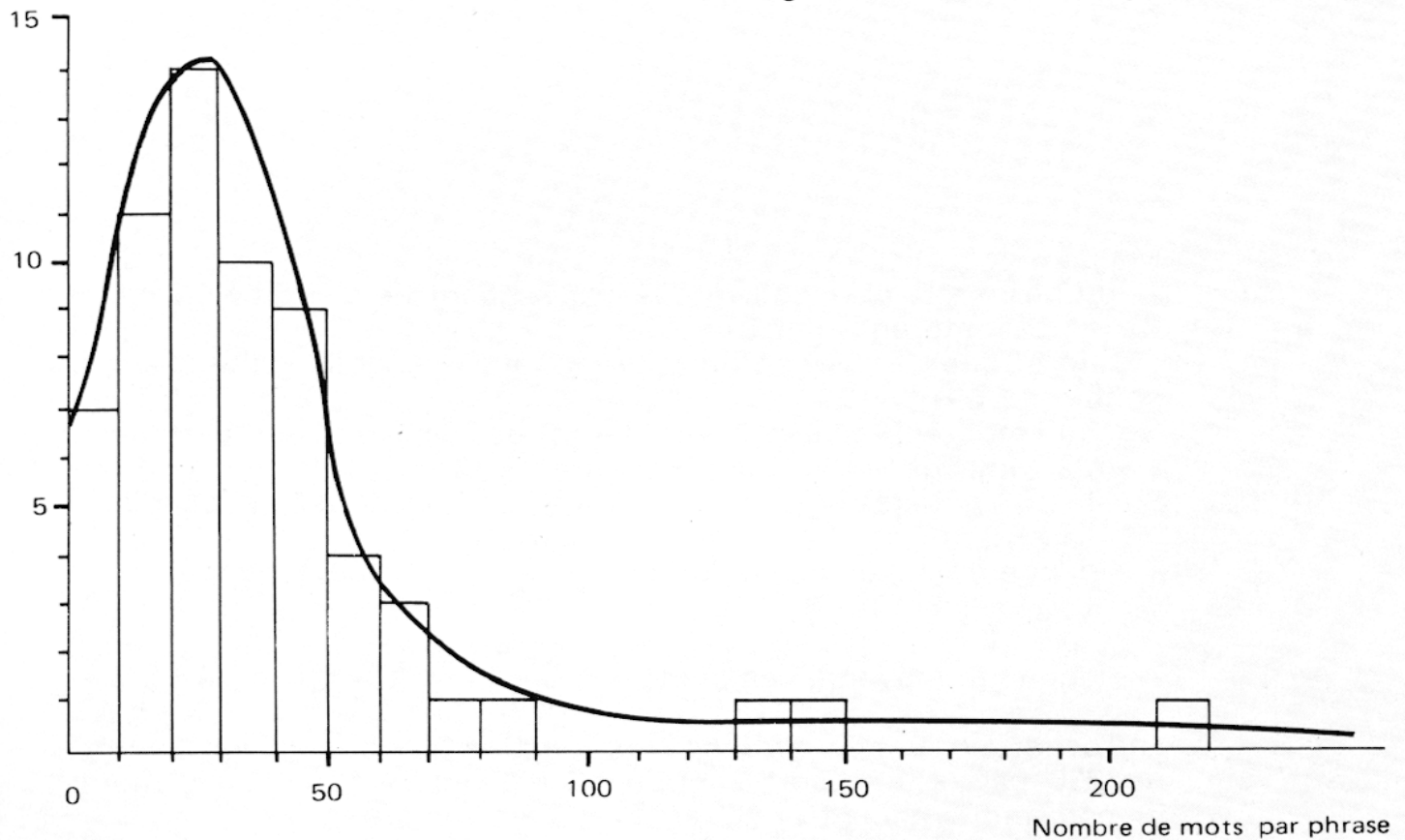


Figure 3 — Jean Santeuil : phrases courantes

Fréquence

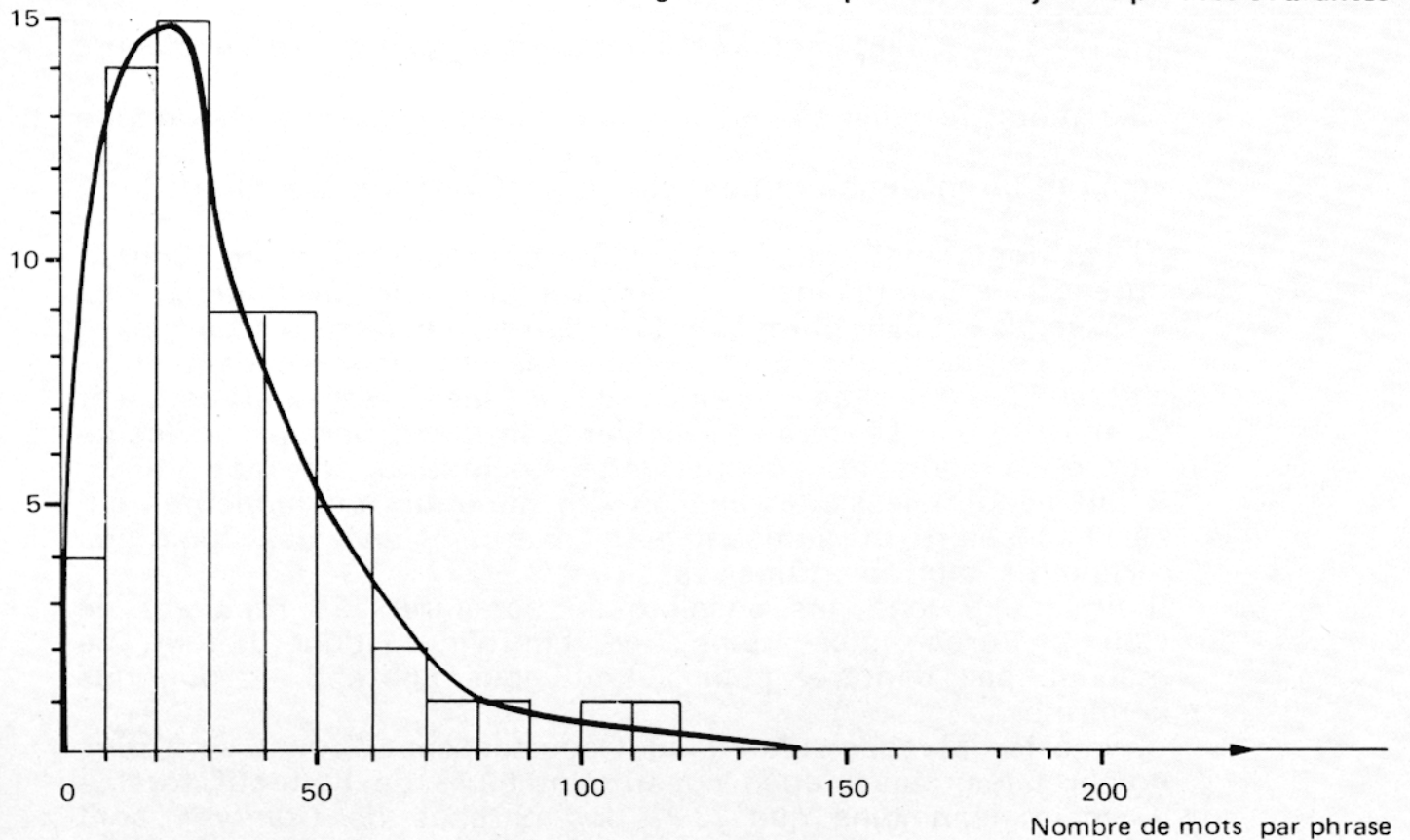


Figure 4 — Les plaisirs et les jours : phrases courantes

la courbe est très resserrée, ce qui indique de plus faibles écarts de longueur de phrases par rapport à la phrase la plus souvent utilisée : celle qui oscille entre 20 et 30 mots.

La courbe des phrases courantes de *la Recherche* est au contraire beaucoup plus dilatée : le registre de l'auteur — du moins en ce qui concerne la longueur des phrases — est plus ample ; sa maîtrise affirmée se traduit par une plus grande liberté stylistique.

Mais :

— la phrase la plus courte que j'ai rencontrée : « Venez, reprit-il »¹⁴ ne comprend que trois mots

— alors que la phrase la plus longue — déjà citée — en comprend 491¹⁵.

Ce qui montre l'éventail très large de l'écriture proustienne, éventail mis en valeur par les figures 1 et 2.

Sur les 63 *phrases très longues* j'obtiens le résultat ci-dessous :

— longueur moyenne en lignes $\frac{846,50}{63} = 13,50$ lignes

— longueur moyenne en mots $\frac{8,349}{63} = 132,50$ mots

La recherche de ces *phrases très longues* a nécessité la lecture de 290 pages 1/4, soit environ 12 480 lignes ou 125 000 mots et cela pour rencontrer 63 *phrases très longues*.

Je puis donc en déduire qu'une *phrase très longue* apparaît tous

les $\frac{125\ 000}{63} = 1981$ mots. Et comme la *phrase courante* mesure

43,3 mots, je puis en déduire que chaque *phrase très longue*

apparaît en moyenne toutes les $\frac{1981}{43,3} = 46$ *phrases courantes*.

[4^o] J'ai mentionné plus haut l'intéressante étude de Conrad Bureau¹⁶ à partir de l'enregistrement sur ordinateur des 185 pages (1 686 phrases) du premier chapitre « Combray ». Hélas, l'étude a été réalisée dans les années précédant 1976, c'est-à-dire en pleine période de la mode structuraliste, et Conrad Bureau se serait — universitairement parlant — déconsidéré en adoptant, comme unité linguistique le mot ; il lui fallait adopter le *syntaxème* ou « le minimum de *monèmes* qui est nécessaire et suffisant pour exercer l'une des fonctions "primaires" ou "non-primaires". »

Il ne m'est donc pas possible de comparer les résultats de Conrad Bureau aux miens ; ce chercheur, dont l'étude ne manque pas d'intérêt pour autant, nous apprend — ou nous confirme :

— que les phrases relativement courtes chez Proust sont plus nombreuses, puisqu'elles constituent 62 % de l'effectif total ;
— mais néanmoins que 73 % des phrases de *Combray* sont plus longues que la phrase moyenne d'André Gide dans *la Porte étroite* ;

— que 82 % de ces mêmes phrases sont plus longues que la phrase moyenne de Le Clezio dans *la Guerre*.

14. Tome III, page 287. 15. Tome I, page 7.

16. Bureau Conrad : *Linguistique fonctionnelle et stylistique objective* (Paris, P.U.F., 1976) ; voir note 12.

LA PHRASE COURANTE DE « LA RECHERCHE » EST ASSEZ LONGUE

[5^o] Il peut être intéressant de comparer la longueur de la *phrase courante* de Proust à quelques autres résultats que j'ai par ailleurs obtenus :

— l'*empan* de mémoire immédiate d'un lecteur, c'est-à-dire la suite de mots d'une phrase qu'il peut retenir en cours de lecture, varie suivant les sujets de : 9 à 22 mots

Sur un groupe de sujets relativement évolués
il s'élève à :

15 mots ¹⁷

— la longueur moyenne des phrases

des proclamations de Napoléon Bonaparte est de 14,5 mots ¹⁸

— de celles des *Cahiers* de Paul Valéry, de 17 mots ¹⁹

— de celles des éditoriaux de Françoise Giroud, de 15 mots ²⁰

— de celles des éditoriaux de Jean Ferniot de 22 mots ²⁰

— de celles d'un texte publicitaire très efficace
(de la maison Aubanel), de 34 mots ²¹

A première vue, ce dernier chiffre de 34 mots par phrase paraît étonnant ; il résulte en fait du laxisme linguistique qui réside dans le domaine de la ponctuation. J'ai assez longuement traité par ailleurs ²² de ce sujet en conseillant, pour les analyses de lisibilité, de substituer à la notion de phrase celle de *sous-phrase* définie comme suit : « ... phrase courte ou une portion de phrase autonome sur le plan de la signification, même si elle n'est pas rigoureusement correcte sur le plan de la syntaxe ».

Ainsi, parmi les phrases moyennes de *la Recherche*, dans notre relevé, la phrase : « Mais quand il apprit qu'une dame qui se trouvait près de lui était madame Cottard, il pensa qu'un mari aussi jeune n'aurait pas cherché à faire illusion devant sa femme à des divertissements de ce genre ; et il cessa de donner à l'air entendu du docteur la signification qu'il redoutait » ²³ peut être décomposée en deux sous-phrases, en remplaçant le point virgule séparant « genre » de « et » par un point. La décomposition de certaines phrases en *sous-phrases* n'est pas toujours aussi nette, mais me paraît néanmoins une méthode souhaitable pour toute étude pratique de lisibilité d'un texte.

17. Richaudeau François, pages 243 à 249, in *la Lisibilité* (Paris, Retz, 1969-1976).

18. Richaudeau François, pages 137 à 156, in *le Langage efficace* (Paris, Retz, 1973).

19. Étude non encore publiée.

20. Richaudeau François, pages 175 à 203, in *le Langage efficace* (Paris, Retz, 1973).

21. L'étude complète de ce texte est traitée sous le titre : « Le texte le plus efficace que je connaisse », in *Communication et langages*, n° 37, 1^{er} trimestre 1978.

22. Dans de nombreuses pages du *Langage efficace* (Paris, Retz, 1973).

23. Tome I, page 203.

Or, dans le cas du texte publicitaire Aubanel, presque toutes les phrases étaient aisément décomposables en *sous-phrases* d'une longueur moyenne de 17 mots

Et dans mon étude sur ce très remarquable texte, je signale que l'un des collaborateurs du rédacteur prétendait que ce dernier s'était inspiré de Proust en paraphrasant un passage de l'écrivain.

Revenons donc à Proust ; j'ai procédé au découpage — ce qui n'était pas toujours aussi net, je le reconnais — du *corpus de phrases courantes en sous-phrases*. Les 63 phrases du corpus comprennent 93 *sous-phrases*, soit en moyenne trois *sous-phrases* pour deux phrases ; proportion relativement faible, ce qui montre la très grande cohérence de la phrase proustienne, difficilement fractionnable en séquences linguistiques autonomes.

La longueur moyenne des sous-phrases est de : $\frac{2\,731 \text{ mots}}{93 \text{ sous-phrases}} = 29 \text{ mots}$,

valeur sensiblement inférieure à celle de la phrase : 43 mots mais néanmoins assez importante, si on la compare à *l'empan de mémoire immédiate* d'un lecteur déjà évolué : 15 mots.

LA FREQUENCE ELEVEE DES MOTS-OUTILS INDICATEURS AIDE LA LECTURE

[6^o] Ce nombre de 15 mots est évidemment — je l'ai déjà signalé — une moyenne ; de bons lecteurs peuvent posséder des *empans* supérieurs de 40 % ; et la nature des mots ainsi que la structure syntaxique des phrases peuvent en outre soit réduire, soit améliorer les performances de notre mémoire immédiate²⁴. C'est ainsi que l'expérience montre que les mots à évocation visuelle favorisent ces performances ; les phrases de Proust font assez souvent appel à ces types de mots ; et fréquemment aussi, lorsqu'il s'agit de thèmes abstraits, ceux-ci sont éclairés par des métaphores de nature généralement visuelle²⁵. Je passe néanmoins sur cet aspect très important de l'écriture proustienne qui n'est pas le sujet de la présente étude ; mais en citant cet extrait d'une lettre (à Martin-

24. Sur ce sujet :

— mon article « une nouvelle formule de lisibilité », in *Communication et langages*, n° 44 (Paris, Retz, 1979) ;

— mon étude « La lisibilité et l'efficacité de l'écriture », in l'encyclopédie : *le Savoir écrire moderne* (Paris, Retz, 1980).

25. On peut notamment lire sur ce sujet :

— Marcel Proust, tome III, p. 889.

— André Maurois dans sa préface à l'édition de la Pléiade de *A la recherche du temps perdu*.

— Genette Gérard : *Figures I* (Paris, Le Seuil, 1966).

Chauffier) qui montre la conscience qu'avait Proust de cette question : « songez à éviter les phrases trop longues [...] si elles sont abstraites »²⁶.

Quant aux structures syntaxiques, l'expérience prouve que les structures dites *récurives à droite* (du type sujet, verbe, complément...) se révèlent mieux mémorisables que les structures énumératives, ou les structures *auto-enchâssées*. Je rappelle que ces dernières concernent des segments linguistiques autonomes plus ou moins longs s'apparentant à une digression intercalée à l'intérieur d'un texte à développement linéaire ; segment limité parfois par deux tirets ou des parenthèses. Proust en use assez fréquemment et cela donne des phrases précisément difficilement lisibles.

C'est ainsi que dans notre *corpus* à *phrases courantes*, les seuls *enchâssements* délimités par des tirets ou des guillemets représentent 19 % des phrases ; et sur les *phrases très longues*, 48 %. Mais un nombre apparemment aussi important, sinon plus, d'*enchâssements* ne sont bornés que par des virgules. On peut donc penser que peut-être la moitié des phrases proustiennes comprennent des *enchâssements* ; et que — en ce qui concerne les *phrases très longues* — chaque phrase, en moyenne, comprend un *enchâssement*.

Toujours selon des travaux expérimentaux, lorsque les phrases du type récurif à droite sont longues et complexes, la mémorisation en est facilitée par l'emploi de certains *mots-outils* que j'ai appelés *relais* ou *indicateurs*. Les mots *relais* concernant plus spécialement l'auteur et les mots *indicateurs*, le lecteur.

L'auteur ? Il nous faut bien l'inclure dans nos réflexions concernant les rapports entre la *mémorisation immédiate* et l'écriture. Car ce qui est vrai pour le lecteur l'est également pour l'auteur ; si au cours de l'écriture d'une *sous-phrase* il a oublié un *mot-clé* écrit au début de celle-ci, si ce mot est par exemple un sujet, comment pourra-t-il accorder ou même choisir le verbe ? Il lui reste évidemment la faculté d'interrompre son écriture, et de relire le début de la *sous-phrase*, d'emmagasiner de nouveau en mémoire ce *mot-clé* et de reprendre sa production écrite²⁷. L'expérience prouve que cela nous arrive. Mais il est d'autres méthodes. L'une est la répétition : lorsque nous sentons que le début de la suite de mots va nous « échapper » nous reprenons le *mot-clé*, nous répétons intérieurement ce *mot-clé*, et, le plus souvent, l'écrivons en tête de la nouvelle suite linguistique qui sera mémorisée. L'autre est l'utilisation de *mots-*

26. Cité par J. Milly, in *Proust et le style* (Paris, Minard, 1970).

27. Je n'ai pas retenu l'incorrection grammaticale résultant de cet accident mémoriel. Il se produit fréquemment en expression orale là où il n'est précisément pas possible de se relire en cours de production linguistique.

outils-relais ; plutôt que de répéter le *mot-clé*, nous émettons un *mot-outil* plus court, mais à relief sonore assez accentué qui le remplace : *qui, lequel, où...*

Ce mot-outil excède sa fonction de répétition et y ajoute celle d'*intégration* : il ne se borne pas à représenter un mot précédent, mais exprime la substance correspondant à un groupe, plus ou moins important de mots qui le précédaient.

Intégrer, en psychologie de la perception, c'est substituer à un ensemble de *formes* une nouvelle et unique forme ; par exemple aux lettres qui composent un mot substituer ce mot qui devient l'unité de lecture ; mais aussi à une suite de mots substituer une *image mentale* qui exprime le thème que ces mots décrivaient ; et qui peut être matérialisé par un mot passe-partout du type du *mot-outil*²⁹.

Passons, toujours à propos de la mémorisation à court terme, de l'auteur au lecteur. De nombreux travaux expérimentaux montrent que la lecture (du moins dans le cas d'un vrai lecteur) fait largement intervenir le processus d'*anticipation* ; et que les structures syntaxiques ou les mots qui favorisent cette *anticipation* favorisent du même coup la performance de mémorisation du texte. Parmi ces mots, une place de choix revient à ce que j'ai appelé *mots-outils-indicateurs* tels :

— *car, comme, comment, dont, en, jusque, lequel, lorsque, où, par, parce que, pour, pourquoi, quand, quant, que, qui, si...*

Le lecteur aura remarqué qu'une partie de ceux-ci peut jouer également le rôle de *mots-relais* ; par exemple : *où, que, qui*.

Revenons à Proust. J'ai relevé dans notre corpus proustien les *mots-outils-indicateurs* les plus fréquemment utilisés dans la langue française :

— *que* et *qui*

— auxquels j'ai inclus les *mots-outils* dérivés :

à *laquelle, auquel, duquel, jusque, laquelle, lequel, lesquels, parce que, puisque, quoi, tandis que*.

Les statistiques du Trésor de la langue française³⁰ indiquent les fréquences de ces mots sur un ensemble de textes littéraires français représentant 71 millions de mots. Ramenés à cent mots de ce corpus, l'ensemble des *mots-outils indicateurs* que je viens de noter apparaît 2,63 fois ;

Soit donc une fréquence d'apparition de : 2,63 %

28. Dans certains cas, notre *mot-outil-relais* se confond avec ce que la linguistique désigne sous le terme d'*anaphore*.

29. Sur ce sujet, lire F. Richaudeau : « Une nouvelle formule de lisibilité », in *Communication et langages*, n° 44, 1979.

30. Etabli sous la direction de Paul Imbs : « Etudes statistiques sur le vocabulaire français » (Paris, Didier, 1971).

sur les *phrases courantes* de Proust,
cette fréquence s'élève à :

— dans le premier tome de la Pléiade	4,59 %
— dans le second tome	3,8 %
— dans le troisième tome	4,43 %

Soit en moyenne : 4,3 %

et sur les *phrases très longues* à :

— dans le premier tome	4,49 %
— dans le second tome	4,9 %
— dans le troisième tome	4,55 %

Soit en moyenne : 4,6 %

Ayant cru remarquer, au cours d'une lecture de phrases ainsi analysées, un nombre relativement élevé de *où* j'ai procédé au même travail à propos de ce mot.

Sa fréquence, d'après le Trésor de la langue française,

est en moyenne de 0,23 %

Elle s'élève dans les *phrases courantes* de la Recherche à 0,37 %

Et dans les *phrases très longues* à 0,61 %

Nous pouvons alors déduire que l'auteur utilise ces *mots-outils-indicateurs* plus fréquemment que la moyenne des auteurs français. Ce qui s'explique par la longueur anormalement élevée de ses phrases, lesquelles le conduisent à les baliser de ces mots fonctionnels qui facilitent — toutes choses étant égales — leur compréhension par le lecteur.

On pourrait s'étonner de ce que la fréquence de ces mots dans les *phrases très longues* ne soit pas sensiblement supérieure à celle des *phrases courantes*. Mais ce serait oublier que la *phrase courante* de Proust, comparée aux phrases des textes habituels que nous lisons, est déjà une phrase longue : 43 mots je le rappelle.

Quelles sont les phrases les plus chargées de ces *mots-outils-indicateurs* ?

En valeur absolue : c'est la fameuse phrase des « chambres » au début de « Combray »³¹ qui contient :

— le plus de <i>que</i> (et mots apparentés)	13 occurrences
— le plus de <i>où</i>	10 occurrences

Rien d'étonnant, puisque c'est la plus longue de toutes celles que j'ai relevées (et probablement de toutes celles de l'œuvre).

En valeur relative : c'est une phrase relativement courte (de 22 mots) qui comprend le plus fort pourcentage de « que », soit 14 % :

« Je n'aime jamais beaucoup qu'on me dise ainsi sans réplique ce que je dois penser des gens que je connais. »

31. Tome I, page 7.

C'est un modèle de phrase dite *réursive à droite* solidement charpentée grâce aux trois *mots-outils-indicateurs* : *que*. Il n'est pourtant pas certain qu'un professeur de « belles lettres » ne la contesterait pas en la jugeant trop lourde ; à tort, à mon avis.

Par contre, c'est une phrase plus longue qui comprend la plus forte proportion de *où* soit : 3,1 % ; phrase de 97 mots³² décrivant le comportement déplaisant de *Morel* à l'égard de *Charlus* ; chaque *où* annonçant l'une des circonstances suscitant ce comportement.

Pour terminer cet aperçu sur les *mots-outils-indicateurs* de Proust, citons la *phrase très longue* comprenant le plus petit nombre de ces mots : un seul. C'est une phrase de *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*³³ ; le narrateur, tandis qu'il ramène Elsir vers sa villa, voit surgir la bande des jeunes filles. La phrase comprend 103 mots et — de mon point de vue subjectif — c'est l'une des moins lisibles de Proust. Est-ce à cause de cette faible proportion de *mots-outils-indicateurs* ? Est-ce à cause d'un long enchâssement, une suite de 34 mots intercalés entre deux tirets ? Cette intercalation rompant la linéarité déductive habituelle de la phrase proustienne et par voie de conséquence éliminant l'emploi de ces *mots-outils-indicateurs* qui annoncent et marquent cette structure. Est-ce à cause de la présence de trois mots peu familiers au lecteur moyen : « objectivation », et surtout « sporade » et « zoophytique » ?

Ces trois facteurs concourent probablement, les uns et les autres, à la difficulté de lecture de cette phrase.

LES THEMES DES PHRASES LES PLUS LONGUES

[7^o] La proportion de *mots-outils-indicateurs* dans les phrases de Proust — phrases généralement longues — est donc élevée ; on ne peut évidemment en déduire que c'est le nombre de ces *mots-outils-indicateurs* qui explique la longueur des phrases ; c'est même l'inverse ; si une phrase est longue, elle comprend davantage de séquences verbales, de niveaux de subordination ; il est donc nécessaire d'annoncer ces articulations par des *mots-outils-indicateurs*. Mais alors quelles causes peuvent expliquer ce caractère bien spécifique de la phrase proustienne : sa longueur.

A cet effet, j'ai tout d'abord procédé à un premier examen des *phrases courantes* en sélectionnant parmi elles, les cinq phrases les plus longues :

— la première phrase est longue de 151 mots et traite des souvenirs du narrateur sur Albertine morte³⁴ ;

32. Tome II, page 1063.

33. Tome I, page 855.

34. Ces 5 phrases : t. III, p. 487 ; t. I, p. 803 ; t. II, p. 610, t. II, p. 360 ; t. I, p. 953.

- la seconde phrase, longue de 147 mots, concerne la chambre du narrateur, le soir à Balbec ;
- la troisième phrase, longue de 144 mots, se rapporte aux « faveurs particulières » qu'accorde Jupin à Monsieur de Charlus ;
- la quatrième phrase, longue de 130 mots, décrit le classement des lettres du narrateur par Françoise ;
- la cinquième phrase, longue de 98 mots, se rapporte au sommeil du narrateur à Balbec,

soit plus de la moitié des phrases : 3, concernant la mémoire, la chambre et le sommeil.

Cela étant établi, on pourrait arguer que cette proportion est également vraie pour les phrases plus courtes de *la Recherche* ; une méthode d'analyse plus « fine » paraît donc nécessaire pour dégager des conclusions plus sûres.

Voici comment j'ai procédé ; utilisant comme matériel linguistique le corpus total des 121 phrases, j'ai tenté d'appareiller chacune d'entre elles à quatre thèmes :

- a) le thème personnel, quand la phrase se rapporte au narrateur, soit qu'il agisse, soit qu'il dialogue, soit qu'il pense, soit qu'il dorme... ;
- b) le thème de la pensée, quand la phrase exprime une réflexion, un jugement, un sentiment ;
- c) le thème du temps passé et de la mémoire, quand la phrase se rapporte à des souvenirs ;
- d) le thème du sommeil et de la chambre, quand la phrase se rapporte à cet état ou à ce lieu.

Certaines des phrases du corpus ne traitent aucun de ces thèmes, certaines traitent d'un seul thème³⁵, d'autres se rapportent à plusieurs de ces thèmes ; par exemple :

sur les 58 *phrases assez peu longues*³⁶ j'ai relevé :

— thème personnel	22 phrases	soit 38 %
— thème de la pensée	17 phrases	soit 29 %
— thème de la mémoire	3 phrases	soit 5 %
— thème du sommeil et des chambres	2 phrases	soit 3 %

Et sur les 63 *phrases très longues*

— thème personnel	38 phrases	soit 60 %
— thème de la pensée	30 phrases	soit 48 %
— thème de la mémoire	13 phrases	soit 21 %
— thème du sommeil et des chambres	6 phrases	soit 10 %

35. Ce qui explique que les totaux des % qui suivent ne donnent pas le nombre 100.

36. Voir page 00 pour la définition de *phrases assez peu longues*.

Chacun de ces quatre thèmes semble donc particulièrement propice à son expression en *phrases très longues* ; c'est particulièrement vrai pour le sommeil et la chambre qui est traité trois fois plus souvent en *phrases très longues* ; encore plus vrai pour la mémoire qui, elle, est traitée quatre fois plus souvent en *phrases très longues*.

Il s'agit là de constatations de nature statistique qui n'excluent donc pas des exemples contraires, mais des exemples significativement minoritaires : ainsi sur les cinq phrases les plus longues du corpus de *phrases très longues*, quatre concernent le sommeil et la chambre, et la mémoire³⁷ et une seule un autre sujet : la maladresse de Monsieur de Bréauté chez les Guermentes³⁸. Il s'agit d'ailleurs d'une phrase particulièrement compliquée, et sans que cette complication apparaisse justifiée par une motivation ni psychologique ni esthétique. Elle comprend notamment deux suites de mots entre parenthèses : l'une de 47 mots, l'autre de 24 mots. Elle traite à la fois de la robe rouge de Madame de Guermentes, de l'affaire Dreyfus, d'un Cartier, dont on nous dit qu'il n'est pas le bijoutier du même nom... Bref, le prototype de la trop longue phrase, a-lisible, et dont aucune qualité littéraire ne justifie les difficultés de lecture. Il n'en n'est pas de même pour les quatre autres phrases de notre palmarès, dont l'accord entre le fond et la forme est éclatant — et je ne m'étendrai pas sur ce sujet que tant d'autres critiques ont probablement traité ; et mieux que ne le ferais.

Mais cette forme, qui constitue l'une des originalités du langage proustien, a-t-elle été délibérément voulue par son auteur ? Répond-elle à une seule volonté de nature esthétique de sa part ? Exprime-t-elle simplement une conception — bien particulière — d'une écriture romanesque ? Ou est-elle également — et peut-être même prioritairement — engendrée par la nature des sujets particuliers, qui appelaient ces types de phrases ? *A la recherche du temps perdu* comprend de nombreuses pages consacrées à des descriptions, par exemple à des descriptions de héros, de paysages. On pourrait concevoir dans ce dernier cas — où l'œil du spectateur passe en revue les divers éléments du site, sans solution de continuité — un type de phrase « mimétique », aussi continue et longue que la perception complète du lieu, et présentant successivement les détails qui le constituent.

Notre corpus de 63 *phrases très longues* ne comprend aucune

37. Phrases de 491 mots (t. I, p. 7) ; 186 mots (t. III, p. 697) ; 184 mots (t. III, p. 940) ; 173 mots (t. I, p. 704).

38. 178 mots (t. III, p. 40).

phrase essentiellement descriptive ; à l'exception de celle concernant les chambres ; et nous y reviendrons dans quelques lignes.

De même, on pourrait supposer que des *phrases très longues* puissent fidèlement reproduire ces multiples et interminables dialogues logorrhéés — qui sont parfois de quasi monologues — et que j'évoquais au début de cette étude.

Il n'en est rien. Sur le *corpus des phrases assez peu longues* les dialogues représentent 23 % des phrases analysées ; sur celui des *phrases très longues*, ils ne représentent que 5 % des phrases.

LES CAUSES DES PHRASES LONGUES

Alors il nous faut, semble-t-il, abandonner les explications de nature essentiellement esthétique et aborder celles d'essence psychologique ; en évoquant deux types d'obsession de l'auteur : celle du passé et celle du sommeil. Celle du passé est manifeste, elle fournit d'ailleurs le titre de l'œuvre ; celle du sommeil et de son contenant — la chambre — est également bien connu des proustiens : la première phrase de l'œuvre s'y rapporte : « Longtemps je me suis couché de bonne heure »³⁹ et l'on sait combien cet enfant devenu adulte souffre d'insomnies croissantes, faisant tapisser sa chambre parisienne de plaques de liège pour retrouver le silence des chambres de campagne de sa jeunesse, pour tenter de dormir ; mais aussi écrivant son œuvre assis sur le lit de cette même chambre.

Revenons au passé ; nous en avons conscience grâce à l'un de nos niveaux de mémoire — selon la terminologie des psychologues — la *mémoire à long terme*⁴⁰ ; beaucoup de travaux expérimentaux font penser que ce *long terme* ne s'achève qu'avec notre vie. Encore faut-il l'avoir enregistré ; c'est ainsi que la qualité du processus de perception du sujet intervient ; et comme l'adolescent Proust savait « voir » la campagne autour d'Illiers et comme le jeune homme, le « petit Marcel » savait saisir les comportements des maîtresses de maison et de leurs invités des salons du boulevard Saint-Germain !

Et puis faut-il ensuite *rappeler* le souvenir, le retrouver, le faire remonter des zones de l'inconscient mémoriel à celles du conscient exprimable. L'identité d'un stimulus du présent avec le même stimulus du passé à l'origine d'une chaîne d'événements de ce même passé, peut constituer le *déclat* nécessaire à l'ouverture de cette porte ouvrant sur ce passé ; je n'insis-

39. Tome I, page 3.

40. Sur ce sujet lire François Richaudeau :

— « Voyage au centre de ma mémoire », in *Psychologie* n° 53 (Paris, 1974) ;
— « Quelques considérations théoriques », in *Développer sa mémoire* (Retz, 1979).

traï pas — on l'a trop fait — sur l'exemple de la fameuse madeleine trempée dans le thé⁴¹.

Je préfère d'ailleurs personnellement les *déclics* rapportés à la fin de l'œuvre, et que j'évoquais au début de cette étude. Mais ce *déclit* n'ouvre qu'une porte, il reste, pour se rappeler, à parcourir l'itinéraire ancien, à s'y retrouver, à franchir d'autres portes du vieil édifice obscur, qui ne sont qu'entrebaïllées, à percer la pénombre qui habite d'interminables couloirs, à trouver l'indice qui permet de poursuivre la visite sans buter sur un cul-de-sac...

Se souvenir — après l'éblouissement du retour à un instant passé — c'est chercher, sonder, associer, reconstruire, et sans aucun temps d'arrêt ; sans les quelques secondes de distraction qui interrompraient peut-être à jamais la précieuse chaîne des événements et des sensations du passé. Le compte rendu, la matérialisation écrite de ce processus correspond alors à une longue suite de séquences verbales sans ces coupures, ces « stops » linguistiques que sont les points. Ce peut être une suite énumérative, où toutes les séquences qui se suivent relèvent du même niveau syntaxique. Mais, c'est le plus souvent une suite ramifiée reflétant le processus d'implication dont la correspondance syntaxique est la *subordination* ; cette subordination étant généralement marquée par les *mots-outils-indicateurs* dont j'ai déjà parlé.

Passons de la reconstitution du passé, au sommeil et à son cadre matériel, la chambre. Je parlais à propos des souvenirs enfouis dans notre mémoire à long terme d'inconscient mémoriel ; mais tout ce qui se rapporte au sommeil relève d'un inconscient encore bien plus éloigné du réel et du présent, bien plus secret, et bien plus difficile, pénible même à extirper et à traduire dans le langage courant de l'état de veille. Écrire à son propos, l'évoquer, ne serait-ce qu'en retrouvant les chambres qui ont abrité les frayeurs ou les ravissements nocturnes, suscite probablement les mêmes difficultés — ou même plus — que d'écrire, de reconstituer les faits et les comportements d'un passé éveillé. D'où les mêmes particularités syntaxiques et, notamment, des phrases excessivement longues.

Je ne traiterai pas des deux autres thèmes, qui, toutes proportions gardées, suscitent des phrases longues : le thème personnel du narrateur et le thème de la réflexion ; sinon pour remarquer qu'ils appellent l'un et l'autre — dans des proportions variables — un processus mental introspectif, une série de coups de sonde dans le vivier mémoriel du narrateur dont l'expression linguistique se prête aux mêmes types de phrases.

41. Cette *madeleine* qui n'était qu'une simple *biscotte* dans la première version, figurant dans *Contre Sainte-Beuve* écrit en 1909, soit entre *Jean Santeuil* et *A la recherche du temps perdu*.

A la recherche du temps perdu c'est l'aboutissement d'une recherche obsessionnelle — commencée bien des années auparavant, nous le verrons — de l'auteur sur lui-même : son enfance, ses snobismes, ses amours, son homosexualité... Et l'on peut penser que c'est le processus mental adapté à cette recherche qui s'est traduit tout naturellement — fonctionnellement, oserai-je dire — en des phrases longues et complexes, bourrées de *que*, de *qui* ou de *où*. Le pli étant pris, le conditionnement acquis, la même technique d'écriture sera utilisée pour des thèmes autres : descriptions, dialogues... Mais dans des proportions néanmoins moindres et peut-être avec un bonheur moindre ; parce que cela se justifie moins.

LA LONGUEUR DES PHRASES ET LE TEMPS

[8°] J'avais, il y a quelques années, montré que la longueur des phrases des discours — des discours soigneusement écrits — du général de Gaulle avait notablement évolué avec le temps, passant en moyenne de 15 mots en 1940 et en 1958 à 35 mots en 1969⁴² ; soit une augmentation de plus du double.

Analysant les *Cahiers* de Paul Valéry⁴³, j'ai décelé également un allongement de la phrase ; moins prononcé il est vrai que pour le Général ; la longueur moyenne de la phrase de l'auteur de *Monsieur Teste* passant de 15,5 mots à 17,7 soit une augmentation de seulement 14 %.

Mais il faut noter que la situation d'un écrivain politique et celle d'un penseur en chambre sont fort différentes ; l'allongement considérable de la phrase de de Gaulle traduisait la fatigue et le détachement d'un homme d'action vieillissant et de moins en moins suivi par les Français. Paul Valéry, le solitaire, jetant chaque aube ses fulgurantes intuitions sur ses cahiers se trouvait évidemment moins perméable dans son écriture, aux rétroactions du monde extérieur.

Qu'en est-il pour Marcel Proust ?

Le premier brouillon de *la Recherche* date de 1908-1909 ; *Du côté de chez Swann* a été publié en 1913 ; et à sa mort en 1922, Marcel Proust n'avait écrit que des ébauches pour les 350 dernières pages du *Temps retrouvé*, la dernière partie de son œuvre. La rédaction de *la Recherche* s'est donc échelonnée sur presque 15 ans ; durant ce laps de temps, qui a vu la santé de l'auteur se détériorer inexorablement, son écriture a-t-elle évolué ? Ou du moins certains facteurs quantitatifs se rapportant à cette écriture ont-ils évolué ?

42. F. Richaudeau : *le Langage efficace* (Paris, Retz, 1973).

43. Étude non publiée à ce jour. Peut-on imputer la concision de la phrase de Valéry à ce qu'il ressentait du passé ? « Le passé est pour moi plus aboli dans sa structure chronologique et narrable que pour un autre... (le fait Proust montre que ce n'est pas une condition littéraire) » - (Cahiers).

— La longueur moyenne de la phrase du tome I de <i>la Recherche</i> s'élève à :	45 mots
— celle du tome II à	45 mots
— celle du tome III à	40 mots
soit une moyenne générale de :	43 mots

Mais, nous l'avons vu, une partie du tome III : *le Temps retrouvé*, est une ébauche que l'auteur n'a pu écrire véritablement et l'on pourrait penser que les phrases définitives auraient peut-être été plus longues que les phrases brutes. Or, si l'on retranche de la statistique *le Temps retrouvé*, la longueur moyenne de la phrase du dernier tome s'élève à 41 mots au lieu de 40. Le correctif est donc négligeable.

Remontons le temps de dix et vingt années et penchons-nous sur cette esquisse de l'œuvre célèbre : *Jean Santeuil*, écrit entre 1895 et 1900 ; une esquisse, sur le plan de l'écriture, ô combien malhabile et de qualité littéraire, disons, restreinte. Partant de « l'édition blanche » de la N.R.F.⁴⁴, j'ai retenu 64 phrases publiées toutes les 15 pages. Ici encore, le graphique (n° 3) montre que l'échantillonnage épousant la forme de la courbe de Gauss est donc statistiquement valable.

La longueur moyenne de la phrase de notre corpus de *Jean Santeuil* s'élève à : 38 mots

- La phrase la plus longue de ce corpus⁴⁵, de 220 mots, traite du temps passé et de la mémoire.
- La seconde phrase, de 149 mots, traite de la mémoire.
- La troisième phrase, de 133 mots, traite également de la mémoire.
- La quatrième, de 83 mots, traite du sommeil et du réveil.
- La cinquième, de 71 mots, traite du comportement mondain de Bergotte.

Remontons encore le temps et considérons cette « œuvrette » de jeunesse *les Plaisirs et les jours*⁴⁶ qui rassemble des nouvelles écrites en majorité avant 1893. Proust avait, cette année-là, 22 ans ; il s'agit d'un recueil d'exercices littéraires, d'esquisses traitant de l'amour dans le beau monde ; un peu à la manière de Paul Bourget. Cochant l'ouvrage toutes les 2,5 pages, j'ai ainsi prélevé 63 phrases⁴⁷ ; et ici encore le graphique (n° 4) montre que cet échantillonnage est statistiquement représentatif.

44. Les spécialistes de Proust me reprocheront d'avoir utilisé cette édition de 1952 et non celle plus fidèle et plus complète de la Pléiade de 1971. Il est quasi certain que mes conclusions auraient été les mêmes.

46. Édition de la Pléiade (1971).

47. Ce qui explique le titre de cette étude : 121 phrases de *A la Recherche du temps perdu* + 64 phrases de *Jean Santeuil* + 63 phrases pour *les Plaisirs et les jours* = 248 phrases.

48. Pages 16, 79, 81, 89.

- La longueur moyenne de la phrase des *Plaisirs* s'élève à 33 mots
- et les 5 phrases les plus longues⁴⁹ comprennent :
 - 116 mots : souvenirs d'une bleuette d'amour ;
 - 104 mots : promenade de la narratrice avec sa mère ;
 - 85 mots : vision d'une dormeuse dans sa chambre ;
 - 70 mots : poème sur Van Dyck ;
 - 68 mots : souvenir de la messe.

Ainsi, chez Proust aussi, nous constatons, au cours du temps, un allongement de la phrase qui comprend :

- pour la première œuvre : 33 mots
 - pour la seconde : 38 mots
 - pour la dernière (et la fondamentale) : 43 mots
- soit une progression de : 30 %

Mais il est intéressant de noter que durant les 14 dernières années qui virent la rédaction de *la Recherche* — et qui furent aussi celles de la dégradation accélérée de la santé de l'auteur — cette longueur est constante ; elle semble même avoir tendance à diminuer légèrement.

Après combien de tâtonnements, la formule narrative est trouvée : ce sera celle de la première personne, d'un certain « je » ; les noms des personnages et des lieux sont définis ; la structure romanesque est choisie, inspirée de la *Comédie Humaine*, avec des fils invisibles reliant un détail du début à un événement de la fin⁵⁰. Il ne reste plus qu'à matérialiser l'œuvre, en appliquant ces recettes inchangées ; à l'écrire ; mais sans innovations fondamentales, ni même d'évolutions dans cette écriture.

Quant aux thèmes, il apparaît que sur 30 années, ce sont toujours les mêmes qui sont associés aux phrases les plus longues : le temps et la mémoire, le sommeil et la chambre... et qui probablement expliquent la longueur de ces phrases. Comme ils avaient été précocement et intensément imprimés en l'esprit de Proust ! Et cela était associé, en lui, à une pulsion implacable d'extériorisation par la voie littéraire. Les thèmes étaient définitifs, la pulsion constante, que l'œuvre écrite soit légère (*les Plaisirs*), quelconque (*Jean Santeuil*) ou talentueuse (*la Recherche*). Mais alors, il reste à expliquer le miracle, la mutation — malgré ces invariants — du banal au génial... et c'est une autre histoire, car les facteurs en jeu touchent simultanément à des domaines plongeant dans les années, à des époques si distantes entre lesquelles tant de jours sont venus se placer — dans le Temps.

François Richaudeau

49. Lire sur ce sujet Roland Barthes : « Ça prend », in *le Magazine littéraire*, janvier 1979.

Graphisme

